

Le Parisien

5 décembre 2003

Les tourments de l'adolescence

Peut-on s'amuser du désarroi de jeunes gens en proie aux tourments de l'adolescence ? Le goût de la dérision cher au dramaturge Allemand Frank Wedekind (1864-1918) s'exprime dans « L'Eveil du Printemps » à l'affiche jusqu'à dimanche au Théâtre du Lierre à Paris (XIII^e). Difficile de ne pas être touché par ces collégiens du début du XX^eme siècle qui découvrent les mystères de la puberté, songent au suicide, s'interrogent sur le sens de la vie, sans trouver d'autres réponses que les interdits moraux de l'époque. Les visages hilares des spectateurs, les rires qui ponctuent l'impeccable prestation des comédiens aurait comblé Frank Wedekind, son auteur. Le gauche et désopilant Moritz, brillamment campé par Hubert Benhamdine et le brutal recteur Coup-de-Soleil, interprété à la Louis de Funès, restent longtemps dans nos mémoires.

J.B.



Un drame de l'adolescence

L'Eveil du printemps de Frank Wedekind

Comme une bonne nouvelle ne vient jamais seule, on vous encourage vivement à aller découvrir la très bonne mise en scène de *L'Eveil du printemps* de Frank Wedekind actuellement au Théâtre du Lierre, dans le 13^e arrondissement. D'abord pour la pièce, un texte magnifique et dont la poésie révoltée et la fulgurante mécanique ne laissent jamais d'étonner le spectateur contemporain.

Ensuite - mais beaucoup plus accessoirement - pour le lieu lui-même, un théâtre aménagé dans une ancienne friche, et suspendu de façon insolite au milieu d'un dédale de routes, de ponts anciens et de nouvelles constructions. Nous sommes dans le XIII^e arrondissement, pas loin du quai de la gare de Léo Malet. Bienvenue dans un Paris en continuelle reconfiguration.

Mais, Bergère, revenons plutôt à nos moutons. La Compagnie de la Vallée évite la plupart des écueils de ce spectacle plutôt difficile à monter (nombre de personnages, correction de la langue, notoriété de ce chef d'oeuvre du romantisme allemand sur toutes les scènes européennes) et parvient, par un très bon niveau de jeu, à porter de bout en bout ce texte complexe, non sans révéler parmi ses jeunes acteurs d'excellents comédiens. Une gageure, quand on sait la difficulté pour une jeune compagnie à monter une mise en scène aujourd'hui.

Le décor, un simple carré de tentures et de voiles suspendues, ménage quelques belles trouvailles (jeux de cursives, profondeurs, éclairages). On s'attache ainsi avec plaisir aux multiples jeux d'entrée et de sortie, aux rapports entre les corps, à la simple présence physique des voix et des comédiens. Le personnage de Moritz Stiefel, interprété par Hubert Benhamdine, est remarquablement campé dans sa fragilité, ses faiblesses et ses aspirations brimées.

Sur le même thème - mais avec un siècle d'écart -, vous avez donc le choix : ou vous précipiter pour aller voir *Ken Park* le dernier Larry Clark, ou profiter de ce travail pour renouer avec les plaisirs de la scène : des acteurs vivants, un texte époustouflant, pour un même portrait tout en intelligence de la sexualité et de la révolte à l'âge adolescent.

Grandir ou ne pas grandir, telle est la question

Sarah Gurcel

jeudi 20 novembre 2003

L'Eveil du printemps

Dans l'Allemagne corsetée de la fin du XIXème siècle, des adolescents sont confrontés à la découverte de la sexualité. Les itinéraires croisés de Moritz, Melchior, Wendla et des autres déclinent la souffrance de ceux qui sont sur le point d'abandonner l'enfance, pour rentrer dans le monde terrifiant des adultes. Certains n'y parviendront pas. Une tragédie donc ? Pas plus que la vie n'en est une ! La mise en scène de Gerold Schumann et l'énergie de ses comédiens, rendent à cette œuvre séminale sa gaité, sa drôlerie et sa force vitale. Un très beau spectacle.

Ecrite en 1891, et première pièce de celui que Brecht appellera bientôt « le grand éducateur de l'Europe moderne », *L'Eveil du printemps* est créée en 1906 seulement, et Freud en fait aussitôt l'éloge. Mais ce n'est qu'en 1928 qu'elle sera jouée pour la première fois dans son intégralité : la censure aura longtemps résisté à l'exposition crue des affres de la puberté, et à la violence d'un texte sans concession à l'égard d'une société où le refoulement et la répression sont maîtres. De la masturbation à l'expérience du sado-masochisme, et jusqu'au viol, tout y est explicite ; mais ce n'est pas seulement son contenu qui la rend, il y a un siècle, si choquante et si inadmissible, c'est aussi sa forme : non pas une pièce linéaire où l'on suivrait paisiblement la route –fût-elle un chemin de croix – d'un protagoniste, mais un entrelacs d'histoires, comme si chaque personnage était chargé d'explorer une des possibilités qui s'offrent aux adolescents, une des pistes à suivre pour essayer de se sortir du marasme et de la confusion dans lesquels ils sont plongés.

Les questions que se posent ces adolescents sont absolument vitales : ce sont des questions de vie ou de mort – au sens propre – mais Wedekind les pose avec un humour constant. Ce n'est pas le décalage temporel et culturel qui rend la pièce drôle : ainsi, qu'une fille de 14 ans puisse penser que ce sont les cigognes qui apportent les bébés, et qu'un garçon du même âge ne soit guère plus avancé, voilà de quoi faire sourire un public que la télévision se charge très tôt de renseigner sur ces questions. Mais on rit parce que Wedekind a poussé les situations jusqu'au bout : la mère de Wendla finit par lui livrer, bien à contrecœur, l'information selon laquelle pour avoir un enfant il faut aimer son mari très fort, et ajoute « voilà, tu sais maintenant les épreuves qui t'attendent » ! Quant à Moritz, s'il demande à son ami Melchior de lui expliquer la reproduction, c'est avec la contrainte expresse que ce ne soit pas de vive voix, mais par écrit et glissé au hasard des pages d'un livre pour qu'il tombe dessus par inadvertance et soit confronté malgré lui à la vérité, tant elle lui fait peur.

L'excellente mise en scène de Gerold Schumann embrasse pleinement cet humour et répond à l'injonction de l'auteur qui regrettait qu'on rende sa « tragédie » pesante : « Je serais étonné si je vois le jour où on prendra enfin cette œuvre comme je l'ai écrite (...), pour une peinture ensoleillée de la vie, dans laquelle j'ai cherché à fournir à chaque scène séparée autant d'humour insouciant qu'on pouvait en faire d'une façon ou d'une autre ». Le ton est du reste donné dès le début du spectacle, où les chansons, écrites par l'auteur en guise de présentation de ses personnages, viennent dédramatiser par avance les impasses où ils seront enfermés.

La scénographie sobre et belle de Pascale Stih joue avec les transparences et les opacités – à l'image du savoir que les adolescents devinent, soupçonnent, mais ne peuvent ou ne veulent voir – et permet aux scènes de s'enchaîner avec une grande élégance formelle. Dans ce dispositif, la poésie du texte s'épanouit, et le spectacle trouve un remarquable équilibre entre légèreté et gravité. Peut-être la mise en scène pêche-t-elle seulement par excès de bon goût, et édulcore alors parfois le propos : dans la scène où un adolescent « s'émeut » devant une lithographie de Desdémone, par exemple, il est, après tout, question de masturbation.

La force du spectacle tient enfin à la remarquable justesse de ses interprètes : plus âgés que leurs rôles, ils ne cèdent jamais à la tentation de singer l'enfance, et trouvent la grâce particulière de l'adolescence. C'est dans un registre touchant au grotesque avec beaucoup de bonheur qu'ils jouent également ces adultes qui savent si mal aider la génération suivante à rejoindre leurs rangs. Un travail de troupe de très grande qualité, à aller applaudir sans tarder.

Sarah Gurcel



24 novembre 2003

L'Eveil du printemps

de Frank Wedekind

Suivant les trajectoires hésitantes de jeunes gens et de jeunes filles qui, s'éveillant à l'amour dans la société prussienne du 19^e siècle finissant, voient leurs innocentes aspirations foulées aux pieds par les gardiens de l'ordre moral, *L'Eveil du printemps* se déploie sur un mode elliptique, en une succession de fragments contrastés, d'atmosphères ambiguës où l'humour et l'enjouement ne cèdent jamais totalement face à la progression sinistre et brutale du drame.

Malgré la gravité du propos, malgré la sauvagerie cruelle de certaines scènes et l'issue réservée aux deux personnages principaux *L'Eveil du printemps* ne se résigne jamais au tragique, ne donne jamais satisfaction aux donneurs de leçons et de souffrance, dont l'imbécillité crasse, la bassesse, l'hypocrisie opportuniste sont tournées en ridicule. Obstinément, la pièce se tourne vers la vie, vers le rire et l'insouciance de la jeunesse, elle oppose jusque dans la mort son espièglerie et sa candeur. Les jeunes comédiens, Hubert Benhamdine et Jérôme Maubert en tête, portent avec talent ce vibrant plaidoyer pour la vie et l'épanouissement sexuel de l'individu.

Jason Germain, novembre 2003
Revue-spectacle.com